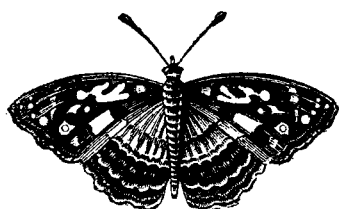


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE NAPOLÉON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

SOUVENIRS DE CORSE.

Ajaccio.

*Io rivedro, io rivedro,
Gazza Ladra.*

C'est une bien jolie ville qu'Ajaccio! Avec ses blanches maisons, et la tour blanche de sa cathédrale qui la domine comme un minaret; avec son golfe napolitain qui l'embrasse mollement, et où se balance avec insouciance, aux douces brises italiennes, la voile latine, qui jette en passant son ombre sur les murs bruns de la citadelle; avec ses côteaui qui viennent mourir doucement à ses pieds et la resserrent comme une enceinte, côteaui que sillonnent d'innombrables sentiers odorans de myrthes en fleurs et de doux géraniums, et parsemés de tombeaux qui semblent de blanchissantes ruines au milieu des jardins d'orangers, de citronniers, d'aloës et de figuiers de Barbarie; avec ses femmes, plus italiennes que françaises, dont vous voyez briller l'œil noir sous la verte jalousie, et qui auraient, aussi bien que la Fornarina, la Margarita Cogni et la Guiccioli, inspiré à Byron ces stances de Beppo (1):

(1) Beppo, st. 41 et 509.

« J'aime, (et ma folie est bien excusable) j'aime, » en Italie, toutes les femmes, depuis la paysanne... » jusqu'aux dames dont le teint est plus pur, la physionomie plus mélancolique et le sourcil plus arqué. » Leurs regards sont remplis de douceur et de vivacité; elles semblent porter leur cœur sur leurs lèvres; » leur ame respire dans ces yeux aussi doux que » leur climat..... Beauté italienne! Raphaël mourut » dans tes embrassemens. C'est toi qui lui inspiras ces » ouvrages sublimes qui nous retracent le ciel tel » qu'on pourrait le désirer. »

Certes, celui qui connaît Pouzzole, Sorrente, Ischia et le golfe de Baya, n'en dira pas moins: c'est une bien jolie ville qu'Ajaccio! Et qui l'aura vue une fois voudra la revoir encore comme Salerne la belle.

Mais qu'importe sa beauté?

Là naquit Napoléon!....

Ce berceau qu'on vous montre avec respect fut le berceau où vagit Napoléon.

Dans cette grotte, masquée par des figuiers de Barbarie, des aloës et des myrthes, et qui n'est connue dans le pays que sous le nom de la Grotte de Napoléon, là, enfant encore, venait souvent s'asseoir, jouer, et peut-être rêver Napoléon!!!... Oh! quels étaient les rêves de Napoléon enfant?

Cette madone de marbre que vous rencontrez au bord du sentier qui dessine le golfe et conduit à la



chapelle des grecs, et au pied de laquelle se trouve cette inscription *I. N. R. I.* : on vous dira que Napoléon enfant, la salua un jour, et traduisit ainsi ses initiales : *Imperator Napoleo, Rex Italiae*.

Cette blanche maison, qui vous apparaît de la pleine mer comme un phare suspendu au penchant de la colline, c'est la maison de Napoléon !

Car à Ajaccio tout est Napoléon !

Certes, celui qui aura vu le berceau de César, de Charlemagne et de Byron, n'en dira pas moins : Ajaccio est une ville à grands souvenirs.

Aussi, je vous l'assure, vous aimeriez Ajaccio !

Puis Sorrente et Salerne n'ont pas un plus beau ciel, n'ont pas une plus belle ceinture de montagnes, une mer plus azurée et plus tiède, des orangers et des citronniers plus chargés de fleurs, des sentiers plus odorans, des femmes aux épaules plus blanches, aux yeux plus noirs et plus vifs.... que sais-je enfin ? Elles n'ont pas de plus grands souvenirs de liberté et d'indépendance, ni de plus grand nom que Napoléon.

Et il est une chose encore que vous aimeriez à Ajaccio, c'est la multitude de tombeaux plus ou moins élégans qui l'environnent ; car la terre du cimetière est pour le pauvre seul, ou pour l'étranger qui n'a pas un ami. Oh oui ! vous aimeriez à voir ces tombeaux ; ils n'impriment pas, je le sais, le respect dont vous enveloppent avec leur grande ombre les vieux tombeaux romains ; vous ne respirez point cette rêverie poétique qui s'exhale des tombeaux de Virgile, du Dante et du Tasse ; mais il est une mélancolie bien plus douce, et c'est celle qui vous fait sourire, du sourire de la douleur, à la vue d'une couronne d'immortelles à demi flétrie qu'apporte la main d'une sœur, d'une mère ou d'une amante.

Ajaccio ! Pourquoi une île étrangère emprisonne-t-elle le tombeau de Napoléon ? Pourquoi, s'il n'a pas été placé sous la haute colonne, ne l'as-tu pas réclamé ? Eloignée du centre de nos dissensions politiques, peut-être tu l'aurais obtenu !

Oh ! vous aimeriez Ajaccio !

Venez avec moi, c'est l'heure où les brises du soir sont embaumées des parfums de coquillages et de fleurs ; l'heure où la fraîcheur est douce, l'heure où le sentier qui cotoie le golfe et conduit, entre les myrthes et les lentisques, à la chapelle des grecs, fondée, je crois, par une colonie de Grecs expatriés, est animé par les promeneurs. Suivons les pas de J****, elle se dirige vers la chapelle avec son enfant.

Venez la voir prier à deux genoux sur les dalles. Hier, vous l'avez vue au bal, dans cette atmosphère de femmes, de parfums, de fleurs ; comme elle était belle ! comme elle se laissait entraîner avec délices au tournoiement d'une valse ! et voyez comme elle est belle encore aujourd'hui, dans cet épanchement de son cœur à la *Madone* ! Sans doute, dans sa prière, il

s'est glissé un nom bien cher. Oh ! c'est que la femme corse, aime, prie et pleure avec le même délire.

Mon Dieu ! qu'elle est belle, assise sur un rocher des grèves, lorsque la brise du soir vient jouer dans son voile, et que la mer vient mourir à ses pieds en murmurant un léger bruit semblable à celui d'un baiser.

Quand la nuit commençait à sombrer, j'ai cru cent fois voir se signer le pêcheur napolitain qui allait jeter ses filets en pleine mer, car il devait la prendre de loin pour la *Madone* de cette mer, et la saluer de son *Ave, maris stella*.

Oh ! oui, je reverrai Ajaccio, comme je veux revoir Sorrente, Ischia, Procida, Poseleppo et Baya, tant aimée de Lamartine, car, j'y ai eu de la poésie dans le cœur. Je veux revoir Ajaccio, car, depuis qu'entre nous il est un long adieu, il ne me semble plus qu'un squelette couché au milieu des ronces, des figuiers de Barbarie, et des aloës, comme Palmyre dans les sables de son désert.

Aussi les trouverez-vous vrais ces vers ?

*A Madame J****.*

Que j'aimais à vous voir, sur un rocher des grèves,
Aux doux parfums du soir, aux brises du couchant,
Assise, vous laisser aller à ces doux rêves
Qu'interrompaient cent fois les jeux de votre enfant !
Que j'aimais à vous voir prier à la chapelle,
Car votre *Ave Maria* souvent était pour moi !
De prière et d'amour, combien vous étiez belle !
C'est qu'aimer et prier ont une même foi.
Mais le souffle des nuits, ni les soupirs de l'aube,
N'effleurent plus les plis de votre blanche robe ;
Plus de golfe azuré, de chapelle au doux vœu ;
Plus d'orangers en dôme, ou de grottes rêveuses,
Sous les myrthes, de soirs aux teintes onduleuses !...

C'est qu'entre nous, madame, il est un long adieu !

Ajaccio je veux te revoir ; je veux aller inscrire quelques vers sur les murs blancs de la chapelle solitaire, à côté de ceux qu'on y lit encore peut-être en souriant ; je veux m'asseoir sur la mousse des grèves où J.... venait s'asseoir ; je veux rêver sous les dômes de myrthes, et y tresser une couronne pour la suspendre, à mon retour, au cou de la *Madone* de marbre ; et les tombeaux que j'aimais, j'y veux aussi jeter quelques fleurs.... et que sais-je enfin ? car j'aime les femmes de Corse plus Italiennes que Françaises ; les myrthes, un beau ciel, une mer d'azur, un *lamento* bien triste, le point d'orgue criard et monotone du berger de la montagne, des tombeaux, enfin tout ce qui a de la poésie. Puis je voudrais m'asseoir encore sur le banc de pierre de la grotte où s'est assis *NAPOLEON* ; car, il y a long-temps que je n'ai senti courir sur ma tête un de ces frémissemens de gloire qu'on n'éprouve que sur un champ de bataille immortel ; sur

le tombeau de César, de Charlemagne, de Byron, de Napoléon; et surtout dans les lieux qu'aimaient les grands hommes qui furent vos contemporains, et dont la grandeur est encore vraie et sans désillusion pour nous.

Puis, si j'ai des joies pour toutes les gloires, j'ai des larmes pour tous les malheurs; et, dans la grotte de Napoléon, j'aurai des larmes de cœur pour le fils infortuné qui n'a connu ni le berceau ni la tombe de son père.

F. D'URVILLE.

LE ST-SIMONIEN.

Autrefois, c'était un *bon garçon*; pas trop bête, pas trop spirituel; presque poète, presque savant, et possédant parfaitement l'arithmétique, jusqu'à la règle de trois inclusivement; presque modeste, doux, facile, en un mot d'une société très-supportable.

Mais, il y a huit jours, je le vis, la tête dans la main et le coude sur une table; l'œil fixe et sans regard, dans l'attitude d'un homme qui pense. Je fus surpris et lui frappai sur l'épaule.

Mon ami, me dit-il, il est bientôt midi.

Et il se mit à la fenêtre, planant sur la rue et regardant; il me fut impossible d'en arracher un mot de plus.

Allons, dis-je, il est amoureux, et il attend quelque jolie grisette.

« Louis, lui dis-je, est-ce cette petite brune aux yeux scintillans comme des diamans, à la taille mince et élancée comme une guêpe, aux pieds mignons et bondissans ? »

Il ne me répondit pas.

« Est-ce donc cette blonde, repris-je, dont les mains sont si blanches et si potelées, le col si gracieux, et les yeux bleus si tendres et si languissans ? »

Même silence.

« Est-ce la jolie inconnue à la robe de soie *gris de lin* que tu as prise un jour pour une *vision céleste* ? »

— Non, me dit-il, j'attends... mon habit bleu.

— Louis, repartis-je, est-ce que tu vas ce soir au bal, au spectacle, ou à un dîner d'étiquette chez un agent de change.

— Non, dit-il, je vais faire mon tour de France : Je vais répandre la doctrine, prêcher l'émancipation de la femme, parce que je suis St-Simoniien; et j'attends mon habit bleu, parce que, pour établir une doctrine organique et une loi d'amour, il faut avoir un habit bleu.

— Louis, repris-je, est-ce qu'il ne faut pas aussi de la raison, de la logique et de l'éloquence ?

— Oui, dit-il, cela ne peut pas faire de mal; mais, avant tout, il faut un habit bleu.

L'habit bleu arriva, et le lendemain mon ami Louis partait pour Carcassonne.

Certes, l'habit ne fait pas le moine, et l'on peut avoir de l'éloquence et du génie sans avoir un habit bleu. Car, je connais très-particulièrement un des quarante immortels de l'Académie lyonnaise, qui a un habit noir, et qui est auteur d'une pièce sifflée, sans en être plus fier pour cela. Il mange et boit comme un simple particulier, non pas de l'ambrosie et du nectar, mais du café à la crème et du pain rapé.

Et Louis m'a écrit de Carcassonne : « Mon habit, mon éloquence et mon pantalon font merveille. Nous sommes déjà presque persécutés. Des jeunes gens nous ont hués hier, et les polissons nous ont crié ce qu'ils crient, en carnaval, quand il voient passer des masques.

Vivent la doctrine et l'émancipation de la femme ! »

Moi je lui ai répondu : Vivent les St-Simoniens et les habits bleus !

On s'habitue à tout.

On s'habitue à tout.

Même à la vie humaine, qui par moment a quelque peu l'apparence d'une grande mystification. Lors de nos premières impressions, quand un avenir coloré de rose, comme le ciel au soleil levant, se déroule à nos yeux, immense; quand la vie nous semble un long printemps, une éternelle saison d'amour, de soleil, de verdure, de fleurs et de parfums. Nous pressons les jours, nous dévorons les années, nous voudrions vivre dix ans à la fois. Et puis, quand après mille traverses, mille obstacles, nous arrivons à ce but de notre vie, à ce que nous avons désiré avec tant d'amour, chaque jour notre bonheur pâlit et perd son éclat et sa saveur; l'habitude vient le flétrir et le tuer; l'habitude du bonheur est le chemin le plus rapide au désespoir et au suicide.

Et cette femme aux yeux noirs, dont le regard fait bondir le cœur; aux cheveux en boucles ondoyantes, retombant sur les tempes, si doux à presser dans les mains; aux petits pieds, glissant sur le pavé comme un oiseau sur le sol, au corps souple et élancé; à l'haleine douce et parfumée comme l'aubépine. Il vient un moment, un moment de rage et de désespoir, un moment où son regard laisse mon cœur calme, où ses cheveux peuvent toucher les miens sans me faire tressaillir, où le bruit de ses pas, où le frôlement de sa robe de soie ne me font plus frémir, où son haleine ne me brûle plus les entrailles.

Alors, malheur à moi !

Et tout est tué par l'habitude; et ces riches apparemens dorés, peints, sculptés; ces chevaux fringans, bondissans, écumans; ces voitures molles et suspendues; et les parfums de l'Arabie, et le nectar et l'ambrosie, tout cela que nous envions deviendrait fade et nauséabond par l'habitude.

Heureusement aussi que l'on s'habitue au malheur, à la pauvreté et aux larmes; à la captivité même! Et cependant quoi de plus amer au cœur que l'horizon vaporeux et le ciel bleu, et le beau soleil, et la feuillée frémissante au vent frais et parfumé, et les longs gazons diaprés de boutons d'or, et l'odeur suave du feuillage à travers les barreaux d'une prison! Et de loin le bourdonnement des abeilles et les chants des oiseaux, et sous les yeux l'hirondelle libre et vagabonde qui touche de l'aile la grille qui nous renferme.

Et pourtant l'on s'habitue à tout cela.

Mais une chose à laquelle je ne pourrai jamais m'habituer, c'est d'avoir un oncle qui a vingt mille livres de rente, et qui ne me fait que douze cents francs de pension, à moi son seul et unique héritier.

Et je vous jure sur l'honneur que j'ai un oncle qui a vingt mille livres de rente et qui ne me donne par an que douze cents francs!

C'est pourquoi je suis très-malheureux!

LE SYLPHÉ.

Je suis un sylphe, une ombre, un rien, un rêve,
Hôte de l'air, esprit mystérieux,
Léger parfum que le zéphir enlève,
Anneau vivant qui joint l'homme et les dieux.

De mon corps pur les rayons diaphanes
Flottent mêlés à la vapeur du soir;
Mais je me cache aux regards des profanes,
Et l'âme seule en songe peut me voir.

Rasant du lac la nappe étincelante,
D'un vol léger j'effleure les roseaux,
Et, balancé sur mon aile brillante,
J'aime à me voir dans le cristal des eaux.

Dans vos jardins quelquefois je voltige,
Et m'enivrant de suaves odeurs,
Sans que mon pied fasse incliner leur tige,
Je me suspends au calice des fleurs.

Dans vos foyers j'entre avec confiance,
Et, récréant son œil clos à demi,
J'aime à verser des songes d'innocence
Sur le front pur d'un enfant endormi.

Lorsque sur vous la nuit jette son voile,
Je glisse aux cieux comme un long filet d'or,
Et les mortels disent: c'est une étoile
Qui d'un ami nous présage la mort.

Alexandre DUMAS.

CHRONIQUES LYONNAISES.

L'ouverture des assises a eu lieu le 19 courant, et cette session n'a encore présenté que des affaires de peu d'importance.

Dans la première audience, le nommé Louis Périllier a été condamné à deux ans d'emprisonnement pour vol.

Dans la suivante, Louise Pradelle, employée comme femme-de-chambre chez Mlle B. C., jeune et jolie maîtresse frangeuse, comparait sous prévention de vol domestique. L'accusation lui reprochait d'avoir profité d'une nuit que sa maîtresse avait passée hors de chez elle pour la dévaliser. L'accusée rejetait le vol sur des hommes armés qui se seraient introduits de force pendant la nuit. Plus tard elle accusa une jeune personne qui venait souvent dans la maison. Aux débats, Mlle B. C. a déclaré que Louise Pradelle, le jour du vol, l'avait vivement engagée à sortir, en lui disant: *Allez-y, madame, ce jeune homme vous aime tant!*

Bref, Louise Pradelle a été condamnée à deux ans d'emprisonnement, malgré l'éloquente défense de M^{me} Périer.

Espérons que cette condamnation apprendra aux jolies femmes qui ont des bonnes, à s'absenter le moins souvent possible, surtout pendant la nuit.

Les autres audiences ont été consacrées encore à des affaires de vol qui, presque toutes, ont amené des condamnations. Samedi, le nommé François Tachon a été jugé à huis-clos, pour délit commis contre la morale publique, et condamné à 18 mois d'emprisonnement.

L'affaire de Guerre sera appelée incessamment.

— On annonce au Grand-Théâtre la prochaine représentation du *Testament d'une pauvre Femme*, mélodrame représenté, il y a plus de six mois, au théâtre de la Gaîté, où il n'a même pas obtenu un brillant succès. Nous ne concevons guères pourquoi, lorsque le théâtre des Célestins auquel reviennent de droit toutes les pièces des petits théâtres de la capitale, manque absolument de nouveautés en ce genre, on choisit le Grand-Théâtre pour y donner un ouvrage dont le titre seul est un contre-sens avec son répertoire habituel. Que ne monte-t-on plutôt *Périn* et *Leclerc* qui a, en ce moment, un si beau succès à Paris, ou *Clotilde* qui a rempli, pendant près de deux mois, la salle des Français. Voilà des œuvres dramatiques dignes de notre première scène!

M. Révilly, professeur de danse, attaché au Grand-Théâtre de Lyon, donne des leçons en ville, chez lui et dans les pensionnats des deux sexes, à un prix très-modéré. S'adresser à son domicile, rue Puits-Gaillot, n. 11.

— On demande de suite plusieurs personnes de l'un ou de l'autre sexe, pour colporter, dans ou hors la ville, un article dont le placement est aussi facile qu'avantageux.

On peut gagner DIX FRANCS PAR JOUR et même davantage.

S'adresser rue des Célestins, n. 6, Bureau des Affiches Lyonnaises.